

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

152746

LA

REVUE POLITIQUE

ET

LITTÉRAIRE



LA



1887/88

REVUE POLITIQUE

ET

LITTÉRAIRE

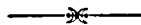
REVUE DES COURS LITTÉRAIRES (3^e SÉRIE)

QUESTIONS POLITIQUES, ÉCONOMIQUES ET LITTÉRAIRES
DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER
ROMANS ET NOUVELLES
COLLÈGE DE FRANCE — SORBONNE — SOCIÉTÉS SAVANTES



TROISIÈME SÉRIE — TOME VI

TOME XXXII DE LA COLLECTION



3^me ANNÉE — 2^me SEMESTRE

JUILLET A DÉCEMBRE 1883



PARIS

BUREAU DES REVUES

444, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 444

1883

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

HISTOIRE RELIGIEUSE

Les Sikhs

Nous pensons ne rien exagérer en parlant de la supposition que, dans notre Occident, bien peu de personnes ont une idée claire de ce que sont en réalité ces Sikhs de l'Inde dont le nom figure si souvent dans les journaux dès qu'il est question d'une lutte armée entre le pouvoir britannique et ses ennemis. Il n'importe que ceux-ci soient des voisins comme les Afghans ou des révoltés à l'intérieur comme les insurgés de 1857 : il dépend toujours beaucoup de cette population héréditairement belliqueuse, atteignant le chiffre de 1 million 200 000 âmes et presque tout entière concentrée dans le Pendjab, que l'autorité anglaise se tire à son honneur des crises qui menacent périodiquement la stabilité de son empire indoustanique. Dans le cours des derniers trente ans, les Sikhs, qui pourtant auraient pu vouloir venger les défaites sanglantes que leur avaient infligées auparavant les armes anglaises, se sont comportés en fidèles alliés des dominateurs de l'Inde. La dernière campagne de l'Afghanistan les a montrés au premier rang des défenseurs de l'empire britannique, de même que leur puissant concours avait fortement contribué à la répression de la grande révolte indigène d'il y a vingt-six ans. Expliquer cette alliance, qui semble désormais indissoluble, par un rapide exposé de l'histoire et de la religion des Sikhs, tel est le but que nous nous proposons. En outre des ouvrages qui traitent spécialement de l'ethnologie et des religions de l'Inde, nous recommandons à ceux qui voudraient étudier de près les origines et l'état de ce peuple singulier une monographie très bien rédigée de M. E. Trumpp, qui a vécu tout un temps au milieu des Sikhs et qui a recueilli directement leurs traditions de la bouche de leurs chefs et de leurs prêtres (1).

I.

Le brahmanisme est certainement, de toutes les grandes religions historiques, la plus élastique et la plus malléable. On ne sait jamais quand il commence ni où il finit. Ce caractère en quelque sorte fluide est d'autant plus étrange que le brahmanisme est essentiellement et éminemment sacerdotal. Nulle part les prétentions d'un sacerdoce fondé en théorie sur le sang, sur la caste, n'ont été affichées avec plus de hauteur, acceptées avec plus de soumission. Pourtant le brahmanisme n'a jamais pu constituer ce qui s'appelle une orthodoxie, un corps de doctrines plus ou moins reliées entre elles et dont le rejet total ou partiel exclut *ipso facto* l'hérétique de la communauté fidèle. Il n'a jamais eu d'autorité centrale,

(1) *Die Religion der Sikhs, nach den Quellen dargestellt*, von E. Trumpp. Leipzig, 1881. — M. Trumpp est aussi l'auteur d'une traduction anglaise de l'*Adi-Granth* ou livre sacré des Sikhs. (Londres, 1877).

de chef unique ou d'assemblée représentative souveraine, pour formuler ses dogmes nécessaires. Il vit depuis des siècles de traditions, de coutumes, de rites, de souvenirs accumulés, adorant des livres sacrés qu'il lit à peine et ne comprend plus, amalgamant d'un bout à l'autre d'un immense territoire les divinités locales et les divinités généralement reconnues, et ayant toujours déployé tout le long de son histoire une merveilleuse puissance d'agglutination et de syncrétisme. Il y a dans ses plus vieilles légendes des traces d'une opposition assez vive dirigée contre des dieux tels que Çiva et sa famille, qui toutefois sont depuis longtemps aux premières places dans son panthéon. Il y eut et, en un sens, il y a encore dans son sein rivalité entre ce Çiva, le dieu austère à la fois et dissolu de la région himalayenne, et Vishnu, le dieu débonnaire qui peut faire remonter jusqu'au *Rig Véda* ses titres de noblesse. On peut même soupçonner que le vieil Indra ne fut pas adopté sans résistance lorsque sa jeune popularité vint éclipser la majesté de dieux suprêmes plus antiques tels que Varuna ou Djaus. Le brahmanisme se fit à tout et à tous. Il trouva moyen de faire une place à Bouddha lui-même dans les avatars de Vishnu, et, du reste, on a bien raison de s'élever aujourd'hui contre le point de vue qui faisait du bouddhisme un contre-pied absolu du brahmanisme (1). Presque partout dans l'Inde les deux religions réussirent à se fondre de manière à faire oublier l'antagonisme de leurs principes. Le brahmanisme finit par l'emporter sans persécution notable, avant tout par suite d'un retour en quelque sorte inconscient aux anciennes idées, aux anciennes coutumes, que le bouddhisme n'avait que très mollement combattues ou plutôt dont il était resté lui-même tout pénétré.

Des sectes ou des écoles de toute couleur se formèrent au sein du brahmanisme. Aujourd'hui elles sont légion, vivent ensemble sur un pied de paix qui confond toutes nos idées européennes, se distinguent, se mêlent, se séparent, se réunissent, pour des motifs dont l'importance le plus souvent nous échappe ou dont la subtilité défie notre intelligence. Il en est de fort respectables par les fins qu'elles se proposent, par la morale élevée qu'elles enseignent; d'autres semblent n'avoir été fondées que pour donner un badigeon religieux aux penchants les plus vils. C'est par une transition insensible que l'on arrive à ces confins où se développent des tendances décidément extra-brahmaniques, déterminées ordinairement par l'influence de religions étrangères ou même hostiles au brahmanisme. Telle est de nos jours la communauté du *Bramo Somadj*, qui est presque chrétienne, ou bien celle, bien plus ancienne, des *Djainas*, où l'on a cru à tort retrouver les survivants mal déguisés du bouddhisme, mais qui s'en rapprochent certainement beaucoup.

C'est aussi sur les confins du brahmanisme que se forma la religion des Sikhs, sous l'influence indirecte de l'islamisme, qui dominait alors les bassins de l'Indus et du Gange; ce qui ne l'empêcha pas de se poser bientôt en adversaire

(1) Voy. sur ce point *Brahmanisme et bouddhisme*, par M. Renan, dans la *Revue* du 14 juillet 1883.

acharnée de l'islam. Et ce qui est extraordinaire, c'est que cette religion parvint à former, non pas une caste, comme toutes les communautés religieuses de l'Inde, celles-là même qui s'insurgent contre la doctrine des castes — tant cette forme sociale est un élément inévitable, indélébile, de toute constitution indoue, — mais une nation dans toute la force du terme. Il faut aller en Palestine pour trouver un phénomène analogue.

Il y avait eu déjà au sein du brahmanisme des mouvements de tendance monothéiste, déterminés très probablement par l'influence musulmane, entre autres l'essai de réforme tenté par un nommé Kabir (du xiv^e au xv^e siècle), dont les disciples avaient formé une communauté d'une certaine importance dans l'Inde centrale, mais n'avaient pas rompu positivement avec le brahmanisme. Il en fut autrement chez les Sikhs, ainsi qu'on va le voir.

En 1469 naquit près de Lahore, dans une famille *Khatiri* (probablement *Kshatriya*, de la caste militaire), en tout cas de position très humble, le fondateur du sikhisme, le saint Nānak. Gardien de buffles dans son enfance, ses inclinations mystiques le poussaient à rechercher de préférence la société des moines mendiants du brahmanisme qui erraient dans les campagnes. Sa famille le tenait pour un fou. Dans l'espoir d'en faire un homme plus pratique, on l'envoya à Sultanpur chez un parent qui remplissait des fonctions administratives et qui l'occupa quelque temps. Là il se maria et devint père de deux fils. Mais bientôt ses goûts mystiques et une véritable passion de poésie et de musique religieuses reprirent le dessus. Un jour qu'il se baignait dans un canal il eut une vision. Il se vit transporté devant le trône divin et reçut une coupe d'*amrita* (boisson d'immortalité) en signe de consécration. Puis il lui fut intimé d'annoncer aux hommes le nom de *Hari*, un des noms de Vishnu-Krishna. On le crut noyé, on le chercha dans l'eau. Il était rentré chez lui, résolu de suivre sa vocation prophétique. Il donna ce qu'il avait aux pauvres, abandonna sa jeune femme et ses enfants, et se fit moine mendiant.

Dès le principe, il doit avoir pris pour base de son enseignement cette maxime : « Il n'y a ni Indou, ni Musulman », comprenant par là que la séparation et les haines fondées sur les différences de croyances devaient faire place à l'union dans une religion supérieure. Puis il voyagea beaucoup. La légende a brodé sur les circonstances de sa naissance et de ses pérégrinations beaucoup de miracles que nous nous bornons à indiquer en gros. Il mange des fruits venéux sans en souffrir, il ressuscite un éléphant mort, il va rendre visite au dieu Ciya sur le mont Méru et dispute victorieusement avec lui. La tradition le fait aller jusqu'à Ceylan, jusqu'à la Mecque, et même dans des pays dont le nom n'a jamais figuré sur aucune carte.

Ce qui est plus admissible, c'est qu'au cours de sa vie errante Nānak se rencontra avec des disciples de Kabir dont les vues s'accordaient avec ses propres tendances et que, par ses entretiens avec eux, il acquit des connaissances et des idées qui donnèrent plus de solidité à sa prédication. C'est ce qui explique pourquoi le nom de Kabir est resté en grande

vénération chez les Sikhs, bien qu'il ne leur appartienne pas. Cette recherche de la réunion des hommes de toute origine dans une religion supérieure aux sectes qui les divisaient menait droit à la constitution d'un certain monothéisme dont il trouvait le symbole dans le culte exclusif de Hari, considéré comme un dieu tout-puissant, secourable et incomparable. Hari est un des noms de Vishnu. Nānak était donc au fond, comme Kabir, un vishnite animé d'un grand esprit d'universelle fraternité. Il avait recruté, chemin faisant, un certain nombre d'adhérents, surtout dans son pays natal, le Pendjab, qui fut toujours le foyer proprement dit du sikhisme. Leur adhésion n'était pas seulement doctrinale. Elle était aussi personnelle. Le caractère très bienveillant, très doux, de Nānak, la pureté de sa vie, sa sincérité, une originalité confinait parfois au grotesque — mais, dans l'Inde, cela ne tire pas à conséquence, — le côté incontestablement élevé de son enseignement, tout cela lui avait valu l'attachement passionné de ses *sikhs*, c'est-à-dire de ses disciples. Il était le *guru*, c'est-à-dire le maître par excellence, et ils lui obéissaient en toute chose avec la plus humble soumission. C'est ainsi que se forma autour de Nānak une petite communauté obscure, composée presque uniquement de pauvres gens, mais déjà forte par sa cohésion et par une affection pour le guru qui tournait presque à l'idolâtrie.

Il mourut en 1539, âgé de soixante-dix ans. Ses disciples croyaient tout perdre en le perdant ; mais lui-même désigna son successeur dans la personne de son fidèle serviteur et disciple Angad. Sa légende reporte sur lui un trait qu'on retrouve aussi dans celle de Kabir. A la mort de Nānak les Musulmans et les Indous se disputèrent l'honneur de rendre les derniers devoirs au saint prophète ; mais, pendant qu'ils contestaient en présence du cadavre, celui-ci disparut, et à la place on ne trouva qu'un monceau de fleurs que les deux partis se partagèrent. Cette légende semble bien avoir voulu consacrer la prétention des Sikhs de posséder dans leur religion particulière les éléments supérieurs et vraiment divins qui se trouvaient partagés entre l'islamisme et l'indouïsme.

Guru Angad (1539-1552) était un homme très pieux, très estimé, mais très simple ; sous sa direction, la secte ne fit guère de progrès. Son successeur Amardas, troisième guru (1552-1574), quoique très ignorant aussi, était naturellement très doué. Il était poète, orateur ; il charmait les paysans, avec lesquels il vivait sur le pied d'une grande familiarité, et il en attira beaucoup dans la communauté. Le mouvement grandit encore sous l'impulsion de son gendre et successeur guru Rāmdās (1574-1581), homme actif, aux vues déjà moins idéalistes que celles des premiers directeurs du sikhisme. Il sut réunir la somme nécessaire pour élever sur une île, au beau milieu d'un grand étang, un temple qu'il appela *Hari-Mandar*, temple de Hari, tandis que l'étang recevait le nom pompeux d'*Amritsar*, étang d'immortalité. Ce dernier nom passa à la ville qui ne tarda pas à s'élever autour du temple des Sikhs et qui fut désormais le centre politique et religieux de la secte.

Le premier, guru Rāmdās rendit sa dignité héréditaire dans sa famille. Son fils, guru Arjun (1581-1616), avait reçu de

l'instruction ; il était poète comme son grand-père maternel, et il voulut que les Sikhs eussent aussi leur livre sacré. A cette fin, il recueillit les poésies de ses prédécesseurs, les direx les plus saillants de Kabir et d'autres réformateurs vishnuites ; il y ajouta ses propres compositions, et il intitula le tout le *Granth*, c'est-à-dire le livre ou la bible. Il l'opposa fièrement aux *Védas*, avec d'autant plus de succès que les *Védas*, dont les brahmanes se réservaient le monopole, sont écrits en langue sanscrite, que depuis des siècles le peuple et la plupart des brahmanes eux-mêmes ne comprennent plus cette langue, et que le *Granth* est écrit dans le dialecte populaire du Pendjab. Il fit un pas de plus dans l'organisation de la communauté, et un pas décisif ; car, depuis lors, cette association de paisibles rêveurs affecta toutes les allures d'une théocratie : il substitua aux dons volontaires des Sikhs pour l'entretien de leurs gurus un impôt régulier, perçu par des receveurs en titre, dont le produit devait être appliqué au soulagement des saints et des pauvres, mais qui servit en tout premier lieu à augmenter la puissance de leur chef, qu'on pouvait déjà regarder comme leur prince. C'est probablement cette innovation qui éveilla les défiances du gouvernement mongol, jusqu'alors indifférent. Elle lui fit croire, non sans raison, que, sous ombre de religion, un État allait se former dans l'État. Les traditions concernant la fin de guru Arjun sont assez contradictoires, mais elles s'accordent sur ce point de fait, qu'il termina ses jours en prison.

Son fils Har-Govind, sixième guru (1606-1638), ne songea qu'à venger son père et déclara la guerre aux musulmans. Les Sikhs formaient déjà une véritable nation paisiblement soumise à l'autorité de son chef religieux. Il en fit un peuple de fanatiques, et la théocratie militaire des Sikhs est une des plus belliqueuses et des plus terribles qui aient jamais existé. C'est au point qu'elle surpassa en exaltation religieuse et guerrière les musulmans eux-mêmes. Nous n'entrerons pas dans l'exposé de la guerre acharnée qui se prolongea sous les successeurs de Har-Govind, Har-Raj (1638-1660), Har-Kisan (1660-1664), Teg-Bahadour (1664-1675), Govind-Singh (1675-1708), avec des alternatives de revers et de succès, avec des atrocités aussi de part et d'autre. Plus d'une fois on put croire que les Sikhs étaient absolument écrasés : ils se relevaient toujours. Le guru, réfugié dans quelque gorge inconnue de l'Himalaya, reparaisait à l'improviste et trouvait toujours des légions de fanatiques prêts à tout sacrifier pour venger leurs morts et leur foi profanée. L'affaiblissement continu de l'empire mongol, attaqué au sud par les Mahrattes ou confédérés brahmanistes de l'Inde centrale, explique les retours de fortune des Sikhs, qui auraient dû succomber à la longue, vu la disproportion des forces et des ressources.

Le dernier des gurus nommés, Govind-Singh, était un politique bien plutôt qu'un chef religieux ; mais il comprenait à merveille que le lien qui faisait un peuple de ces croyants sans caractère national distinct était uniquement de nature religieuse. Il s'attacha donc à le resserrer en poussant à l'extrême tout ce qui distinguait les Sikhs des autres communautés religieuses de l'Inde. C'est ainsi qu'il proscrivit ce qui, dans les mœurs et les habitudes, rappelait les différences de caste.

Le principe des castes était bien rejeté par l'enseignement de Nānak et de ses successeurs ; mais il en était chez les Sikhs comme il en avait été chez les bouddhistes. Les préjugés enracinés maintenaient ce que la théorie aurait dû faire abolir, un peu comme parmi nous les prétentions nobiliaires ont survécu à la Révolution. Le fait est que, dans la vie réelle, le système essentiellement brahmanique de la caste reprenait à chaque instant ses droits. Govind-Singh défendit de porter aucune espèce de signe extérieur indiquant la caste et il força ses disciples — chose de première gravité pour des Indous — à manger dans la compagnie des balayeurs, la sous-caste la plus méprisée des castes inférieures. Il interdit aux Sikhs de se couper les cheveux. Chacun d'eux était tenu de porter toujours sur lui un peigne, un couteau, une épée. Ils devaient se couvrir les cuisses de hauts-de-chausses étroits ne dépassant pas le genou. Il leur était défendu de fumer. De plus, il superposa en quelque sorte à la communauté des saints une armée permanente, la *Khālsā*, organisée sur le pied d'une confrérie religieuse et militaire dont le principe était l'obéissance aveugle au guru. La discipline y était d'une sévérité rigoureuse et tout était calculé pour exalter le fanatisme des soldats qui la composaient. On y entraînait en recevant le *pahul*, sorte de boisson sacramentelle que Govind-Singh composait lui-même et qu'il agitait avec son poignard avant de la distribuer. Enfin il prétendit faire une addition à l'*Adi Granth*, au premier livre sacré des Sikhs. Il publia un supplément de sa façon sous le titre de *Granth du dixième roi*. Ce nouveau livre ne se composait guère que d'hymnes guerriers, respirant une haine sauvage de l'ennemi. Il y eut des Sikhs de la première manière qui virent avec déplaisir ces innovations. Le second *Granth* surtout souleva des oppositions et fut repoussé par la majorité en tant que livre saint. Mais les soldats de Govind-Singh firent taire les oppositions, et, pendant sa vie, à la tête de sa terrible *khālsā*, à laquelle il permettait le pillage et tous les excès contre les musulmans, Govind-Singh exerça une véritable omnipotence. Le sultan Aurangzeb ne demeura pas en arrière en fait de mesures barbares. S'étant emparé des deux jeunes fils de Govind-Singh, il les fit jeter dans une tour dont on mura les portes, et les pauvres enfants moururent de faim. Pendant plusieurs jours les passants purent entendre leurs gémissements et leurs cris désespérés.

A la mort d'Aurangzeb (1707), qui n'avait pu se rendre maître de lui, Govind-Singh, redevenu très fort, s'allia au prétendant Bahadour shah, qui disputait le trône à son frère, l'aïda à s'en emparer ; puis il alla guerroyer dans le Dekkan pour le compte du souverain mongol. Là il fut blessé à mort par un jeune Afghan passé à son service et qui guettait l'occasion de satisfaire sur lui une vendetta héréditaire. Mais, avant de mourir, il prit une résolution qui n'a jamais été complètement expliquée. N'ayant pas d'héritier, il aurait dû, comme les premiers gurus, désigner son successeur. Il refusa de le faire et déclara que le *Granth* serait désormais le seul guru des Sikhs. Que voulait-il ? La seule explication vraisemblable, c'est que Govind-Singh n'avait jamais bien cru lui-même à ces rêves de domination temporelle de droit

divin sur le monde, quelque chose d'analogue au messianisme juif, dont il cherchait les fidèles du sikhisme et surtout sa khâlsâ. Il avait fait assez d'expériences, il avait assez voyagé et comparé pour comprendre que de telles chimères devaient tôt ou tard entraîner la ruine irrémédiable de son peuple. Son testament religieux consistait donc à conseiller à ce peuple de redevenir ce qu'il avait été d'abord, une société de pacifiques.

Il était trop tard. La masse des Sikhs ne connaissait plus qu'une vertu, la valeur guerrière, et, sous prétexte de continuer la guerre sainte, se livrait à toutes les violences. On disait proverbiallement dans l'Inde que dans l'armée des Sikhs il était permis de tout faire, excepté de tuer une vache. Car, par un dernier trait de conformité avec le brahmanisme, la vache était restée parmi eux un objet de vénération. La khâlsâ refusa de se dissoudre. Un certain Banda, ascète hindou converti au sikhisme et fanatique sombre, recommença la guerre contre l'islamisme. Après des succès, des combats victorieux et d'indescriptibles massacres, il fut lui-même assiégé et fait prisonnier. Le vainqueur fit décapiter sous les yeux du vaincu 740 de ses compagnons d'armes; puis Banda fut forcé de trancher lui-même la tête à son propre fils; enfin il fut tenaillé avec des pinces brûlantes et mourut dans cette torture. Le sikhisme put passer un moment pour anéanti.

Mais, lors de la chute de l'empire mongol, en 1709, sous les coups du Persan Nâdir shâh, il renaquit de ses cendres. En 1747, la mort de Nâdir shâh et les troubles qui la suivirent permirent même aux Sikhs de reconquérir une sorte de primauté dans le Pendjab. Pourtant ils eurent encore de terribles épreuves à essuyer. Ahmed shâh s'empara de leur capitale Amritsar, détruisit leur temple et profana l'étang sacré en y faisant couler le sang des vaches abattues. Mais les Sikhs profitèrent si bien des commotions qui agitérent ensuite l'Afghanistan et le bassin du Gange qu'ils reprirent Amritsar et dominèrent de nouveau presque tout le Pendjab. Ils formaient alors une sorte de république fédérative, gouvernée par les chefs de la khâlsâ, dont chacun commandait un territoire distinct, et qui se réunissaient à Amritsar en une sorte de conseil national. Mais leur autorité était plus que limitée par une confrérie de fanatiques à outrance, les Akâls (adorateurs de l'Éternel, du Sans temps), qui passaient aux yeux du peuple sikh pour des saints et qui portaient sur leur haut turban des disques de fer affilés sur les bords, avec lesquels ils tranchaient la tête à distance à ceux contre qui ils les lançaient.

Les Sikhs furent tirés de cet état d'anarchie par le génie du maharâja Ranjit Singh, qui s'empara de Lahore, soumit de gré ou de force les autres chefs sikhs, réorganisa la khâlsâ et finit par se voir à la tête d'un grand Etat, avec une armée exercée à l'européenne. Il mourut en 1839. Déjà ses plans ambitieux s'étaient heurtés contre la politique anglaise, qui l'avait arrêté au sud de la Setley. Depuis lors on put prévoir un conflit inévitable entre les Sikhs, plus que jamais retombés dans leurs illusions, et les nouveaux dominateurs de l'Inde. Ranjit Singh n'eut pas de successeurs de sa taille. Des compétitions, des insurrections minèrent les forces de

l'Etat sikh. La protection sérieuse que l'autorité britannique étendait sur ses sujets et ses alliés limitrophes du Pendjab, et qui opposait une barrière permanente à leurs déprédations, fit comprendre aux Sikhs qu'il y avait incompatibilité entre eux et le gouvernement anglo-indou; ils se dirent qu'il fallait frapper un grand coup pour se débarrasser de ce voisin gênant et ils lui déclarèrent la guerre. Mais ils coururent au-devant d'une défaite écrasante. La tactique et les armes de l'Europe firent dans leurs rangs d'indescriptibles ravages. La khâlsâ, si longtemps la terreur de toute l'Inde septentrionale, la khâlsâ avait vécu, et le pays fut annexé à l'empire britannique.

Chose étonnante au premier abord : les Sikhs se sont habitués assez facilement à la domination anglaise, et, sauf quelques insurrections partielles, facilement réprimées, ils ne lui ont jamais causé de sérieux embarras. Ils ont même été ses alliés très fidèles dans les moments critiques. Il faut dire que les Anglais se gardèrent bien de les molester dans l'exercice de leur religion. Il est à présumer que le joug de la khâlsâ était presque aussi pesant pour les Sikhs eux-mêmes que pour les populations tyrannisées par elle. De plus, les Sikhs furent heureux de penser qu'après tout les ennemis de l'Angleterre étaient leurs vieux ennemis à eux-mêmes, l'Afghan et le musulman indou. Enfin le bien-être, l'accroissement rapide de la richesse agricole et commerciale sous la domination anglaise ne les trouva pas indifférents. Voilà pourquoi, lors de la grande insurrection de 1857, lors de la dernière guerre contre les Afghans, ils ont été des plus ardents à seconder les efforts de la puissance impériale.

Il faut maintenant exposer les principes et les doctrines de cette religion qui les a constitués à l'état de nation.

II.

Depuis que l'on connaît bien l'*Adi Granth* ou livre sacré des Sikhs, on ne peut plus soutenir, comme auparavant, que la réforme religieuse dont Nanak fut l'initiateur se résume dans la proclamation du monothéisme au sens chrétien ou musulman de ce mot. Nanak, en réalité, se rattache au vishnuïsme, au *Bhagavad Gîtâ* et à Kabir. Le fond de sa pensée est bien le vieux panthéisme indou, qui remonte, comme on sait, jusqu'aux derniers chants du *Véda*. Mais le panthéisme, qui peut être une religion de philosophes, ne peut jamais être une religion de prédicateurs populaires, par la raison qu'il ne peut être celle du peuple. Dès que de la théorie on passe à la pratique, la distinction personnelle entre l'être adorant et l'être adoré reprend tous ses droits, et Nanak, pas plus que ses successeurs, n'échappa à cette nécessité. C'est ce qui fit que la religion des Sikhs prit aisément l'apparence d'une religion monothéiste, et cette apparence fut encore fortifiée par l'importance attachée aux prescriptions morales ainsi que par l'extrême simplicité d'un culte qui rejetait toute espèce d'idolâtrie. Sur ce dernier point il me semble impossible de ne pas reconnaître l'influence au moins indirecte de

l'islam. C'est la même influence qui propagea chez les Sikhs le fanatisme militaire et le dogme de la guerre sainte. Du reste, leur Dieu unique et parfaitement concret, qui fait le monde « en s'étendant » et le défait « en se contractant », c'est Ram ou Rama, ou surtout Hari, ou encore Govind, le berger, tous noms de Vishnu. Les créatures sont « ses jeux », ses « distractions », et le monde est plongé dans la *Mâyâ*, l'illusion. Les dieux indous existent bien, mais ils sont tellement subordonnés au Dieu suprême qu'il est inutile d'y penser, humiliant de les adorer, ridicule de les représenter sous forme d'idoles. L'âme est une étincelle détachée de la lumière divine et se distingue du corps en ceci qu'elle est immortelle. A quoi se joint toute la vieille théorie indoue des existences successives et de la loi de rétribution qui élève ou rabaisse tout être revenant à la vie. Le salut consiste à sortir de ce cercle de misères. Pour cela, il faut échapper à la *Mâyâ*, à l'illusion qui consiste à croire qu'on peut être heureux tout en vivant séparé du Dieu suprême. Il faut donc parvenir à être réabsorbé en lui, c'est-à-dire à l'état que le *Granth* appelle le *Nirban*, locution visiblement dérivée du *Nirvâna* bouddhiste et qui ne nous éclaire pas plus que celui-ci sur la question de savoir si cet état parfait laisse encore place ou non au sentiment de l'être. Même incertitude sur la part que l'homme prend à sa délivrance : celle-ci semble souvent dépendre d'une prédestination excluant absolument tout concours de sa volonté libre. Mais ici l'historien des religions doit se garder d'une conclusion trop hâtive. Ce n'est pas d'aujourd'hui que le sentiment religieux, s'abandonnant sans réflexion à ses impulsions propres, revêt volontiers la forme prédestinatienne. Les livres sacrés du monde entier, écrits sous la dictée d'une religiosité ardente, enseignent tous plus ou moins explicitement la prédestination, ce qui ne les empêche pas de prêcher en même temps une quantité de préceptes qui supposent que l'homme dispose de lui-même, ni de l'exhorter à faire pour son salut tout ce qui est en son pouvoir.

C'est le guru, le maître divin, en communion étroite avec Hari, qui seul est capable d'enseigner la voie du salut. Le guru souffle à l'oreille de son *sikh* ou disciple le nom sacré de Hari, et le disciple doit continuellement répéter ce nom auguste ; il doit sans cesse en chanter les louanges. Puis il doit beaucoup méditer et diriger ses méditations de manière qu'il arrive à se sentir un avec Hari. Quand il est parvenu à cette bienheureuse conviction, il renonce à toute convoitise, à toute passion, à toute espérance renfermée dans les limites de cette vie. Mais une élite restreinte peut seule se flatter d'avoir atteint ce but suprême. En attendant, le grand nombre observera soigneusement les préceptes qui défendent le mensonge, le vol, l'adultère, la colère, l'avarice, qui ordonnent de faire l'aumône, de prodiguer les ablutions, d'être clément envers les hommes et bienfaisant pour les animaux. Quand, à la fin, on a acquis la conscience de son unité avec Dieu, on n'a plus besoin de se préoccuper de toutes ces choses : c'est Dieu lui-même qui vit dans le disciple parvenu à la perfection, et, quand il agit, ce ne peut être que pour le bien. — Nous retrouvons ici un parallèle frappant de la doctrine de

saint Paul sur la régénération du fidèle par la foi, source nécessaire et infaillible d'une vie toute morale et toute pure. Mais si cette doctrine est psychologiquement incontestable quand elle est bien comprise, c'est-à-dire comprise en vue du bien sincèrement voulu, réellement désiré, il est facile de voir combien elle est dangereuse lorsque, servilement interprétée, elle ne sert plus qu'à justifier d'avance, quand elle ne les inspire pas, tous les excès du fanatisme et toutes les convoitises charnelles.

Mais, de plus, nous touchons ici à ce qui fit l'originalité et la force du sikhisme, lequel jusqu'à présent se distinguerait à peine d'autres sectes vishnuites. Son dogme caractéristique, c'est que le guru, chef religieux de la communauté, est lui-même, en vertu d'une élection divine, en possession de cette unité consciente et substantielle avec la Divinité qui constitue la plus haute perfection. Tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait est divin. Il est infaillible et impeccable, et, par une sorte de contagion mystérieuse, il émane de lui des effluves régénératrices qui purifient et sauvent ceux qui se mettent en communion avec lui. En d'autres termes, le sikhisme a ses sauveurs personnels, ses hommes-dieux, véritables dieux en chair à qui l'obéissance est due sans condition ni réserve ; et voilà ce qui nous explique d'abord la soumission aveugle que les gurus obtiennent de leur peuple fanatisé, puis le fait que, comme le bouddhisme, le sikhisme s'est surtout résumé dans la divinisation et l'adoration de ses gurus. Quand ceux-ci, au lieu de rester de pauvres mystiques sans ambition mondaine, furent possédés par les démons de la puissance temporelle et de la gloire militaire, les Sikhs les suivirent les yeux fermés et, de brebis inoffensives qu'ils étaient à l'origine, devinrent des lions et des tigres.

Il est bon de noter ici que cette anthropolâtrie est très fréquente dans les sectes brahmaniques formées postérieurement au bouddhisme, qui lui-même en avait donné l'exemple. A l'origine, aux temps védiques, il règne une sorte de confusion entre les hommes et les dieux qui ne se prête à aucun dogme défini. Dans les épopées, ce sont les dieux qui deviennent des hommes pour délivrer le monde des monstres et des puissances du mal qui l'oppriment. Plus tard encore, et surtout depuis le bouddhisme, ce sont des hommes qui deviennent des dieux.

Le fait est qu'à un certain moment du développement religieux, il faut à l'humanité des hommes-dieux. Elle n'est rassurée que si elle connaît des hommes qu'elle puisse non seulement vénérer et aimer, mais encore adorer comme participant pleinement à la majesté et à la puissance divines. Il est clair qu'une fois en possession de cette assurance d'une communion personnelle, permanente, indissoluble avec la Divinité, par l'intermédiaire de celui qui la rend en quelque sorte visible et palpable, le croyant n'ajoute plus grande valeur aux actes rituels, aux pratiques et aux symboles qui passaient auparavant pour les conditions indispensables de l'union avec Dieu ou les dieux. En un sens même il les réprovoque, comme si, en continuant de les observer, il semblait diminuer le pouvoir rédempteur de l'homme-dieu ou en révoquer en doute la suffisance. C'est au nom de leur

communion avec leurs gurus que les Sikhs rompirent avec la plupart des coutumes religieuses de l'Indoustan. Lors de la naissance des enfants, des mariages, des funérailles, ils se donnèrent un cérémonial, d'ailleurs très simple, qui différait complètement du ritualisme brahmanique si compliqué et si minutieux. Ils cessèrent de prendre part aux pèlerinages si chers à la dévotion indoue. Ils réprouvèrent l'usage des « cordons sacrés », sans lesquels un Indou de caste supérieure ne trouverait plus de plaisir à vivre. Ils proscrivirent le chapelet, que le néo-brahmanisme avait hérité du bouddhisme. Ils interdirent la crémation des veuves sur la tombe de leurs maris (1). Dans la région du Pendjab comme en Arabie avant Mahomet, le meurtre des petites filles paraît avoir été assez fréquent : les Sikhs condamnèrent sévèrement cette affreuse coutume, qui peut-être remontait jusqu'aux époques reculées où le sacrifice des enfants était une prescription religieuse. A ces réformes d'ordres divers se joignent beaucoup de préceptes de moindre importance, parmi lesquels nous signalerons seulement celui qui défend de saluer un musulman sous peine de malédiction.

Le *Granth* ou livre sacré étant resté, depuis la mort du dernier guru, le seul lien visible de la communauté, les Sikhs ont pour directeurs, et, en un sens, pour prêtres, des *granthi*, c'est-à-dire des hommes qui lisent et commentent le *Granth*. Leur temple central s'élève toujours à Amritsar, au milieu de l'étang de l'immortalité. Ce temple ne renferme aucune image, mais seulement des exemplaires du *Granth* déposés sur de riches coussins de soie. Jour et nuit, sans désespérer, comme pour réaliser une sorte d'adoration perpétuelle, des *granthi* chantent sous ces voûtes révérees des fragments du livre saint en s'accompagnant d'instruments à cordes. Ailleurs les Sikhs ont simplement des salles d'édification où un *granthi* leur lit et leur explique le texte sacré. Ils ont, de plus, une espèce de sainte cène qui consiste dans la distribution aux fidèles d'un gâteau de farine, de sucre et de *ghi* (beurre clarifié), qu'on appelle le *karâh*, et qui est consacré au guru après qu'on a bien purifié l'emplacement où se célèbre la cérémonie avec du fumier de vache. Car, ainsi que nous l'avons dit, sur ce point les Sikhs n'ont pas rompu avec la vieille tradition védique et brahmanique : la vache a toujours à leurs yeux quelque chose de divin, et tous ses produits passent pour être doués d'une vertu purifiante. C'est une de ces contradictions dues à la puissance de la tradition, comme on en rencontre dans l'histoire de toutes les sectes, de celles même qui sont en état de rupture ouverte avec la religion traditionnelle du pays où elles sont nées. Le gâteau est ensuite préparé conformément au rituel et on le distribue en prononçant l'exclamation sacramentelle : *Vâh Guru!* c'est-à-dire : Hommage au guru!

Pris en masse, les 1 200 000 Sikhs que les derniers recensements accusent sont encore fidèles observateurs de leur

loi religieuse. Cependant tous ceux qui ont pu les observer de près signalent un certain refroidissement dans la ferveur et une décadence de la foi, qui n'a plus la fermeté d'autrefois. On se plaint de la crasse ignorance des *granthi*. D'une part, le contact avec les Européens et l'instruction qui commence à se répandre parmi eux ébranlent dans certains esprits les naïves prémisses dont Nânak et les gurus ses successeurs tiraient leur système religieux; de l'autre, cette étonnante puissance d'assimilation du brahmanisme dont nous avons déjà parlé recommence à exercer son action parmi eux. Les préjugés de caste et les marques distinctives qu'ils maintiennent reprennent faveur, en dépit des doctrines égalitaires des vieux gurus et comme si Govind-Singh ne les eût pas condamnés. Or la caste, sa prétention aristocratique, son caractère indélébile autrement que par la faute de celui qui s'en exclut lui-même, c'est le principe, l'essence même du brahmanisme. On prétend même que certains Sikhs ne se font pas scrupule de prendre part aux grandes fêtes populaires consacrées par la religion indoue. Puis ils sont divisés en plusieurs écoles ou confréries, dont on ne connaît pas bien les doctrines ou les tendances spéciales, mais qui ne professent pas les unes pour les autres des sentiments très pacifiques. Plusieurs de ces sous-sectes affectent la forme de communautés monastiques, ce qui est encore un point de rapprochement avec le brahmanisme moderne. On distingue parmi elles les *Purs*, *Suthre*, qui ne peuvent plus s'appeler ainsi que par antiphrase. En théorie, ce seraient des Sikhs parvenus à l'état de perfection; en fait, ce sont des mendiants vagabonds, méprisés par les vrais Sikhs aussi bien que par les Indous et qui sont notés par l'autorité anglaise comme la plaie du pays. Tandis que d'autres confréries méritent l'estime des Européens par la moralité et le bon caractère de leurs membres, il en est aussi qui, par scepticisme, sont tombées dans une espèce de nihilisme religieux et moral qui n'a rien de louable. En résumé, la vitalité du sikhisme est amortie. Il ne s'étend plus, et des symptômes de décomposition se manifestent à sa surface.

On pouvait s'y attendre à partir du moment où il serait évident pour tout le monde que, pendant deux siècles, les Sikhs s'étaient bercés, sur l'autorité de leurs gurus, d'un rêve irréalisable de grandeur temporelle et dominatrice. Grandi par l'épée, le sikhisme est tombé par l'épée. C'est en vain que depuis lors, et suivant, mais trop tard, le conseil de leur dernier guru, les Sikhs tâchent de se renfermer dans le mysticisme inoffensif et paisible du brave Nânak. Leur confiance dans l'infailibilité de leur cause, dans la destinée qui leur semblait dévolue par le fait même de leur supériorité religieuse, a reçu un coup dont elle ne se relève pas. On peut dire aujourd'hui que les jours du sikhisme sont comptés.

Qu'on n'oublie pas toutefois que les religions dont on peut prévoir l'extinction comme le résultat d'actions lentes, mais d'un effet sûr, peuvent avoir encore la vie très longue. La foule qui les professe peut très longtemps opposer la puissance de son inertie massive aux forces qui l'entament à la circonférence et la désagrègent. Il est plus que probable que,

(1) Pourtant on signale encore quelquefois parmi eux des *suttres* exceptionnels, tant était grande la force de cette tradition. Mais ce fut, en tout cas, autant d'infractions à la pure doctrine du sikhisme.

resserrés entre les Musulmans et les Indous, dont ils auraient, en cas de révolution, à redouter les vengeances, les Sikhs demeureront attachés loyalement à l'autorité anglaise, qui les protège et leur permet de s'enrichir. Ils n'en présentent pas moins à l'observateur un phénomène des plus curieux. Ce qui nous intéresse dans l'histoire de cette petite religion née à l'ombre de l'Himalaya, c'est la reproduction, dans un espace de temps et de territoire relativement restreint, de ce qui s'est réalisé sur des champs bien autrement vastes et dans des périodes bien autrement longues. C'est comme un de ces petits bassins où une petite rivière, ayant trois ou quatre ruisseaux pour affluents, court, à travers un petit système de collines, se jeter directement dans la mer, et où l'on voit sur une échelle très réduite se répéter les mêmes phénomènes, se vérifier les mêmes lois géologiques, se reproduire les mêmes effets venant des mêmes causes, que dans les grands bassins enclos de hautes montagnes où un fleuve géant verse à la mer les eaux de cent tributaires. Un peuple se formant sur la base d'une idée religieuse, une mysticité rêveuse et débonnaire s'emparant d'un individu obscur qui la communique à de pauvres gens comme lui, la condensation des traditions dans un livre sacré, la communauté devenant nation, le prestige religieux du maître engendrant une théocratie, la vénération qu'il inspire amenant sa divinisation et celle de ses successeurs, l'affirmation d'une supériorité de la foi conduisant à celle d'un droit divin de domination sur le monde, le désir de s'unir à la Divinité cherchant sa satisfaction dans l'union personnelle avec un homme-dieu, tout cela s'est vu ailleurs et dans des proportions bien autrement vastes. Mais je ne sais pas s'il existe un autre exemple de la même évolution sur un théâtre plus restreint, où il soit plus facile d'en suivre de l'œil les moments successifs, l'enchaînement étroit et l'inévitable terme.

ALBERT RÉVILLE.

HISTOIRE DIPLOMATIQUE

Metternich et le gouvernement de Juillet

L'histoire du prince de Metternich pendant son long ministère (1809-1848) se confond avec celle de la contre-révolution en Europe. Sa correspondance diplomatique durant la dernière partie de sa vie active, c'est-à-dire de 1830 à 1848, a été publiée depuis peu (1) et prouve que l'âge ni l'expérience ne firent jamais rien perdre à cet homme d'État de son aversion pour le droit populaire et les gouvernements

(1) *Mémoires, documents et écrits divers laissés par le prince de Metternich*, publiés par son fils, le prince Richard de Metternich, t. V, VI et VII. Paris, Plon, 1882-1883. — Les quatre premiers volumes de cette importante publication renferment l'autobiographie de Metternich (jusqu'en 1815) et un grand nombre de pièces sur sa vie politique jusqu'en 1830.

constitutionnels. On remarque même qu'à partir des journées de Juillet son opposition aux idées modernes devint de plus en plus vive et plus passionnée. La liberté, qu'il avait cru étouffer en 1815, venait de faire une nouvelle explosion; la propagande démocratique s'étendait rapidement dans toute l'Europe. Aussi Metternich n'eut-il plus, surtout à partir de cette époque, d'autre préoccupation que de refouler ce *fléau* et d'en préserver les trônes. Il répétait souvent qu'il n'y avait qu'une affaire sérieuse en Europe, la Révolution. Il ne cessait de prêcher l'assurance mutuelle des souverains contre les peuples. Jusqu'au bout il détourna les princes de toute concession; ceux qui en faisaient n'étaient à ses yeux que des enfants prodigues entamant leur capital au lieu de vivre sagement de leurs revenus.

Dans cet état d'esprit, c'est vers la France, foyer principal de la révolution, que, comme autrefois et plus encore qu'autrefois, se tournaient presque toutes ses pensées. De 1830 à 1848, son occupation quotidienne fut de surveiller cet État et de le dénoncer plus ou moins ouvertement aux monarchies absolues comme la *haute vente* de la démocratie et le quartier général du jacobinisme. Le gouvernement que la France avait accepté après Juillet ne lui inspira jamais de confiance. Ce n'était, d'après lui, que l'anarchie organisée. Metternich trouvait la charte de 1814 trop *républicaine*; il n'est pas étonnant que celle de 1830 lui parût absolument subversive. Du reste, un régime qui ne s'appuyait ni sur la souveraineté nationale ni sur la légitimité dynastique était à ses yeux un non-sens. Le *juste milieu* lui sembla toujours une niaiserie. La royauté nouvelle devait être emportée par la démagogie. Il en prédisait la chute prochaine dès 1830; il l'annonçait encore en 1840 et en 1847. Louis-Philippe, avec toute sa dextérité, ne la sauverait pas. Ce prince était, du reste, au dire du chancelier d'Autriche, un homme à courtes vues, sans principes, sans foi, et son égoïsme étroit et retors n'était pas une garantie suffisante du concours qu'il pouvait prêter à la contre-révolution (1).

Il semble *a priori*, d'après ce qui précède, que les rapports de la cour de Vienne avec le gouvernement de Juillet aient dû être uniformément hostiles de 1830 à 1848. En réalité, il n'en a point été ainsi, et nous allons essayer de montrer comment Metternich, qui commença par traiter Louis-Philippe en ennemi sans lui faire du mal, finit par le traiter en ami sans lui faire du bien. Ce diplomate qui parlait toujours si haut de ses principes était, dans la pratique, un homme à expédients et un politique timide. Sans doute il détestait la France révolutionnaire, mais il n'osa jamais l'attaquer seul. Pour reconstituer contre elle la grande alliance de 1813, il lui manquait l'Angleterre. Le gouvernement britannique avait, dès 1830, étroitement uni sa politique à celle de la royauté de Juillet. Tant que cette intimité subsisterait, la France serait vraiment redoutable. La dénouer, isoler Louis-Philippe et l'enchaîner, s'il se pouvait, à la politique autri-

(1) Voir notamment ce que Metternich écrivait au comte d'Apponyi, ambassadeur d'Autriche à Paris, le 2 décembre 1813 et le 20 mai 1845, au sujet du roi des Français.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

TABLE DES AUTEURS

Du 1^{er} juillet au 31 décembre 1893.



Les titres des ouvrages analysés sont en italiques.

- ABOUT (Edmond). — *Le Roi des montagnes*, 793.
 AICART (Jean). — *Lamartine*, 623. — *La Chanson de l'enfant*, 792.
 ALBERT (Maurice). — *Le Culte de Castor et de Pollux en Italie*, 250.
 ARNAUD (M^{me} Simone). — *Mademoiselle du Vigean*, 28.
 ARON (Henry). — Feuilles de carnet, 602, 632, 763.
 ARVÈDE BARINE. — Les Conversations de M. Senior, 58. — *La Chronique du Frère Salimbene*, 245. — *Les Souvenirs de Luigi Settembrini*, 472. — *Les Nouvelles littéraires de Francfort*, 728.
- BADIN (Adolphe). — *Gabrielle Vernon*, 161.
 BARBEY D'AUREVILLY. — *Les Ridicules du temps*, 314.
 BARBIER (Auguste). — *Œuvres posthumes*, 421.
 BARTHÉLEMY (Comte Éd. DE). — *Les Correspondants de la marquise de Balleroy*, 443.
 BARRACAND. — *Hilaire Gervais*, récit, 6.
 BARRON (Louis). — *Paris étrange*, 253.
 BEAUSSIRE (Émile), de l'Institut. — M. Dufaure et le parti républicain, 15.
 BENTON (Th.). — *Tête folle*, 382. — En Angleterre, 496. — A travers Londres, 589. — Londres en automne, 656. — La dot de Katel, 801.
 BÉRARD-VARAGNAC. — M. Gréard, 25.
 BERGERET (Gaston). — Trois mois de pouvoir, 65. — Un Mouvement de colère, 449. — La Bernerie, 709.
 BERGUET-LAGARDE. — *Les Quatorze récits de Bizet*, 445.
 BERNARD-DEROSNE (Léon). — *Types et travers*, 258, 507.
 BIGOT (Charles). — Le Salon officiel, 577.
 BLONDEL (Auguste). — L'Altica rubra, conte alpestre, 143.
 BOISGOBEY (Fortuné DU). — *Le Collier d'acier*, 382.
 BOISSIER (Gaston), de l'Académie française. — L'Enseignement supérieur en Italie, 377.
 BONHOMME (Honoré). — *Grandes Dames et Pécheresses au XVIII^e siècle*, 27.
 BONSERGENT (Alfred). — Le petit monstre. Nouvelle, 660.
 BOUILLIER (Francisque), de l'Institut. — Types et travers contemporains, 258. — Un Projet de fête patriotique, 1. — Paris sous la Terreur, 393.
 BOURDEAU (J.). — Les Maladies de la volonté, 481.
 BOURGET (Paul). — *Essais de psychologie contemporaine*, 569.
 BRÉAL (Michel), de l'Institut. — M. Sayce, 596.
 BUCHOT (Auguste). — *Petits Poèmes des champs*, 762.
- CANIVET (Charles). — *Le Long de la côte*, 632.
 CARO (de l'Académie française). — La Société française pendant la Révolution et l'émigration, Rivarol, 518. — La philosophie de Rivarol, 745.
 CAVALUCCI et MOLINIER. — *Les della Robbia*, 797.
 CHAILLU (Paul DU). — *Un Hiver en Laponie*, 793.
 CHERVILLE (DE). — *La Piaffeuse*, 631.
 CHUQUET (Arthur). — *Le général Chanzy*, 697.
 CLARETIE (Jules). — M. Paul Deroulède, 117. — M. Ludovic Halévy, 143. — *Noris*, 220.
 CLERMONT-GANNEAU (Ch.). — Un prétendu manuscrit original de la Bible, 385.
 COPPÉE (François). — *Severo Torelli*, 666.
 COURTOIS (Edgar). — Gustave Doré, 598.
 CRÈVECŒUR (Robert DE). — *Saint-John de Crève-cœur*, 761.
- DARC (Daniel). — *Voilà l'plaisir, mesdames*, 158.
 DARMESTETER (James). — De l'étude de l'anglais en France, 22. — Les Études orientales en 1882 et 1883, 269.
 DAUDET (Alphonse). — *Les Rois en exil*, 733. — *Contes*, 793.
 DEBIDOUR (A.). — L'Autriche et le gouvernement de Juillet, 428.
 DELORD (Taxile). — *Histoire du second empire*, 798.
 DELPIT (Albert). — *Les Maucroix*, 478.
 DENOY (Emmanuel). — *Mercedès Pepin*, 123.
- DESCHANEL (Paul). — La seconde moitié de la vie de M^{me} d'Épinay, 434.
 DIANE (Comtesse). — *Maximes de la vie*, 698.
 DESPREZ (Adrien). — *La Politique féminine, de Marie de Médicis à Marie-Antoinette*, 444.
 DODILLON. — *Les Vacances d'un séminariste*, 571.
 DOUCET (Camille), de l'Académie française. — Rapport sur les prix et concours de 1883, 647.
 DORCHAIN (Auguste). — *Alexandre Dumas*, 632.
 DROZ (Gustave). — *Tristesses et sourires*, 731.
 DUBUT DE LA FOREST. — *Crucifiée*, 665. — *Le Réve d'un viveur*, 793.
 DUMAS fils (Alexandre). — *La Recherche de la paternité*, 157.
 DUPUY (Ernest). — *Les Parques*, 762.
 DURAND-GREVILLE. — Ivan Tourguénef, 289. — De la conservation des tableaux, 564.
 DURUY (Georges). — *Le Cardinal Carlo Carafa*, 87.
 DURUY (Victor). — *Histoire des Romains*, 796.
 DUTEMPLE. — *La Turquie d'Asie*, 344.
- EDMOND (Charles). — *La Bâcheronne*, 158.
 EPEYRE (Charles). — Bonne et mauvaise étoile, 783.
 ESSARTS (Emmanuel DES). — Victor de Laprade, 772.
- FERRY (Gabriel). — *Les Dernières années d'Alexandre Dumas*, 252.
 FEUILLET DE CONCHES. — *Les Salons de conversation au XVIII^e siècle*, 27.
 FLEURY (Jean). — *Littérature orale de la basse Normandie*, 88.
 FURNEL (Victor). — François Millet, 693.
 FRANÇAISE (Pierre). — *L'Amour qui tue*, 382.
 FRANCE (Anatole). — Les Souvenirs du petit Pierre, 584.
 FRARY (Raoul). — *Manuel du démagogue*, 697.
- GAUCHER (Maxime), 27, 87, 121, 157, 219, 251, 315, 347, 380, 443, 566, 569, 629, 664, 697, 731, 760, 792.
 GAULOT (Paul). — *Mademoiselle de Poncin*, 89.
 GÉRALD. — *La Faute de Germaine*, 445.
 GÉRARD (Paul-André). — *Mariette. Nouvelle champêtre*, 400.
 GERMAIN-LACOUR (J.). — *Sur tous les tons*, 221.
 GERVAIS (A.). — *Chef et soldat*, 381.
 GLOUVET (Jules DE). — *L'Idéal*, 732.
 GONDINET (Edmond). — *Les Affolés*, 478.
 GRAND-CARTERET (J.). — Exposition iconographique de J.-J. Rousseau, 54.
 GRÉARD (de l'Institut). — L'Esprit de discipline dans l'éducation, 673. — Les devoirs de la famille, 750.
 GREDEL (Paul). — *La Famille Desquines*, 699.
 GRÉVILLE (Henry). — *Perdue*, 762.
 GUAITA (Stanislas DE). — *La Muse noire*, 733.
 GUILLEMOT (Jules). — Une Visite chez les Sarrasins. Nouvelle, 97.
 GUY-VALVOR. — *La Chanson du pauvre homme*, 27.
- HAURÉAU (de l'Institut). — Les Propos de maître Robert de Sorbon, 689.
 HENNIQUE (Léon). — *L'Accident de Monsieur Hébert*, 699.
 HÉMON (Félix). — Roumanille et Aubanel, 171. — Les Félibres et l'avenir du Félibrige, 206.
 HERVIEU. — *La Bêtise parisienne*, 761.
 HEUZEY (de l'Institut). — Discours d'ouverture de la séance publique annuelle des cinq Académies, 324.
 HUGO (Victor). — *L'Archipel de la Manche*, 506.
- IMBERT. — *L'Honneur du mari*, 27.
- JACOLLIOT (Louis). — *Voyage au pays des singes*, 414.
 JANET (Paul). — *Les Maîtres de la pensée moderne*, 380.
 JOLLET (Charles). — *Les Mains blanches*, 315.

- JOURNAULT (Léon), député. — La Tunisie en 1883, notes de voyage, 78, 146, 177. — La Colonisation officielle en Algérie, 725.
- LABOULAYE (Éd.). — *Derniers Contes bleus*, 819.
- LAFFITTE (Paul). — Voyage de M. Léon Say dans la haute Italie, 695.
- LAFOND DE SAINT-MUR. — *La Terre natale*, 122.
- LEMAITRE (Jules). — Sérénius, histoire d'un martyr, 33. — M. François Coppée, 353. — Charles Read, 412. — Le Néo-Hellénisme, 737.
- LEMOINE. — *Les Artisans et l'industrie autrefois et aujourd'hui*, 381.
- LENIENT (C.). — Alfred de Vigny, 229, 275.
- LEPIC (Ludovic). — *La Dernière Égypte*, 792.
- LE ROUX (Hugues). — Le Frère lai, 334.
- LESCURE (DE). — *Adrienne de Noailles*, 306.
- LHOMME (Ch.). — *Chants nationaux de la France*, 381.
- LORÉDAN-LARCHER. — *Les Cahiers du capitaine Coignet*, 347.
- LORRAIN (Jéan). — *La Forêt bleue*, 316.
- LORTET. — *La Syrie d'aujourd'hui*, 820.
- LOTI (Pierre). — *Mon Frère Yves*, 570.
- MAIRET (M^{me} Jeanne). — Jean Méronde, 486, 528, 553.
- MARCADE. — *Talleyrand, prêtre et évêque*, 631.
- MAGNANT (Ernest). — *Mes Pensées*, 222.
- MARRAS (Jéan). — *La Famille d'Armelles*, 445.
- MARTIN (Henri). — L'Assemblée de Bordeaux en 1871, 777.
- MAUPASSANT (Guy DE). — Au Soleil, 609, 682, 740.
- MEILHAC (Henri) et Ph. GILLE. — *Ma Camarade*, 478.
- MÉNARD (René). — *La Mythologie*, 819.
- MENDÈS (Catalle). — *L'Amour qui pleure et l'amour qui rit*, 445.
- MÉZIÈRES (A.). — *Hors de France*, 219.
- MICHEL (Adolphe). — *Le Roman d'un vieux garçon*, 316.
- MICHELET. — *Histoire de France*, 798.
- MILLER (E.), de l'Institut. — Homère et l'Iliade, 85. — Une traduction de Shakespeare en grec moderne, 503.
- MISTRAL. — *Mireille*, 798.
- MONTEIL (Edgar). — *Les Petites mariées*, 220.
- MOUÉZY (André). — Le Scrupule de Georgette, 193.
- MOUTON (Eugène). — L'Aveugle, 225.
- NADAUD (Gustave). — *Une Idylle*, 792.
- NAUROY (Charles). — *Les Derniers Bourbons*, 380.
- NICOLAÏDES. — *Homère et l'Iliade*, 85.
- NOËL (Henry). — *Premiers Rêves*, 80.
- NOUVION (Georges DE). — Lettres inédites de Talleyrand, 365.
- OHNET (Georges). — *Le Maître de forges*, 793.
- ORDINAIRE (Dionys). — *Lettres aux Jésuites*, 685.
- O'RELL (Max). — *John Bull et son Ile*, 348.
- PIASSETSKY. — *La Mongolie et la Chine*, 820.
- PATTISON (M^{me} Mark). — *Claude Lorrain*, 798.
- PARIA-KORIGAN. — Le Cerisier, 120. — Le Mutilé, 263, 295.
- PERRIN (Émile). — Deux Portraits de Molière, 549.
- PEYREBRUNE (Georges DE). — *Victoire la Rouge*, 699.
- PICOT (Georges), de l'Institut. — *M. Dufaure, sa vie et ses discours*, 15.
- PILLAULT (Léon). — Chronique musicale, 820.
- PLAUCHUT (Edmond). — La Guerre avec la Chine, 345.
- POE (Edgar). — *Le Corbeau*, 762.
- PONT (Paul). — Les prix de l'Académie des sciences morales en 1883, 618.
- POUVILLON (Émile). — Un Vivant, 417.
- PRESSENSÉ (DE). — La Succession du comte de Chambord, 312. — La Démocratie, ses périls, 708.
- QUATRELLES. — Souvenirs de Cuba, 321, 371. — *La Dame de Sai-Fredon*, 792.
- QUESNEL (Léo). — M. Robert Browning, 152. — *Le Voyage de la Véga*, 201. — La Turquie d'Asie, 344. — M. Wilkie Collins, 625.
- RACOT (Adolphe). — *Le Supplice de Lovelace*, 88.
- RAYMOND (Charles). — *Alexandre Dumas*, 632.
- RECLUS (Elisée). — *L'Asie antérieure*, 819.
- REINACH (Joseph). — Le Ministère du 14 novembre 1881, 43, 103, 183, 237, 339, 464. — Henri Martin, 769.
- REINACH (Salomon). — La Science française en Orient, 212.
- RÉMUSAT (Ch. de). — *Correspondance*, 629.
- RENAN (Ernest), de l'Académie française. — Bouddhisme et brahmanisme, 57.
- RÉVILLE (Albert). — Les Sikhs, 422.
- RIBEYRE (Félix). — *Cham, sa vie et son œuvre*, 761.
- RIBOT. — *Les Maladies de la volonté*, 481.
- ROLLAND (Adolphe). — *Poésies*, 699.
- ROLLAND (Jean). — *La Fille aux oies*, 508.
- ROLLINAT (Maurice). — *Dans les Brandes*, 349.
- ROSIÈRES (Raoul). — La Littérature allemande de 1750 à 1800, 328. — *Ponce-Pilate*, 509.
- ROTHAN (G.), ministre plénipotentiaire. — L'Allemagne au mois de juillet 1870, 129.
- ROUGIER (Elzéar). — *Gynécée-Album*, 28.
- ROUSLANE (V.). — *Le Juif de Soleska*, 221.
- SAINT-VICTOR (Paul DE). — *Les Deux Masques*, 664.
- SANDEAU (Jules). — *Madeleine, Mademoiselle de la Seiglière, la Roche aux mouettes*, 817.
- SARDOU (V.). — *Préface d'Odette*, 157.
- SCHÉRER. — *La Démocratie, ses périls*, 708.
- SELDEN (Camille). — *Les Derniers jours de Henri Heine*, 664.
- SÉMÉNOFF (N. DE). — *Sous les Chênes verts*, 382.
- SENCIER (Gaston). — La Mise en scène au théâtre, 245.
- SERENA (M^{me} Carla). — *Seule dans les steppes*, 665.
- SIRVEN (Alfred). — *La Bigame*, 89.
- STASSULEVITCH. — *La Dernière année de la vie de Tourguénef*, 600.
- STENGER (Gilbert). — *La petite Beaujard*, 631.
- TEXIER (Edmond) et Camille LE SENNE. — *Le Testament de Lucy*, 316.
- THÉO-CRITT. — *L'Art de se faire aimer par son mari*, 698.
- THAMIN (Raymond). — Les idées de M. Herbert Spencer sur l'éducation, 361.
- THILDA (M^{me} Jeanne). — *Pour se damner*, 445.
- THOMAS (Frédéric), député. — La carte d'identité, 642.
- TISSOT (Victor). — *La Russie et les Russes*, 793, 815.
- TOURETTE (Gilles DE LA). — *Théophraste Renaudot*, 760.
- TOURGUÉNEF (Ivan). — La Caille, 293.
- TROUBAT (Jules). — *Le Blason de la Révolution*, 731.
- ULBACH (Louis). — Espagne et Portugal, 50, 117, 408, 720, 811.
- VERNE (Jules). — *Kériban-le-Tétu*, 221.
- VERNIER (Valéry). — *L'Étrange voyage*, 382.
- VILLEMOT (Emile). — *Le Petit Brantôme de poche*, 571.
- WITT (M^{me} DE). — *Chroniqueurs de l'histoire de France*, 797.
- X... — Notes et impressions, 284, 635, 667, 733, 795, 821. — Deux jours à Lourdes, 90.
- ZOLA. — *Pot-Bouille*, 793.
- *** — Notes et impressions, 123, 187. — Les Mondains peints par eux-mêmes, 533. — La Russie, 815.



TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Du 1^{er} juillet au 31 décembre 1883.



A

ACADÉMIE FRANÇAISE. *Séance publique annuelle.* — Premier prix de poésie, 623. — Prix et concours, 647.
 ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. *Séance publique annuelle.* — Les propos de maître Robert de Sorbon, 689.
 ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. *Séance publique annuelle.* — Prix et concours, 618.
 ALGÉRIE. La colonisation officielle, 725.
 ALLEMAGNE AU MOIS DE JUILLET 1870 (L'), 129.
 ALTICA RUBRA (L'). Conte alpestre, 137.
 AMÉRIQUE DU SUD. Les voyages du docteur Crevaux, 438.
 ANGLAIS (L'ÉTUDE DE L') EN FRANCE, 22.
 ANGLETERRE (EN). Notes et impressions : A propos du lawn-tennis; Home, sweet home, 496.
 ASIATIQUE (SOCIÉTÉ). Les études orientales en 1882 et 1883, 269.
 AU SOLEIL, 609, 682, 749.
 AUTRICHE (EN). Une conversation politique, 513.
 AUTRICHE (L') ET LE GOUVERNEMENT DE JUILLET, 428.
 AVEUGLE (L'), étude, 226.

B

BERNERIE (LA). Histoire d'une famille, 709.
 BIBLE (UN PRÉTENDU MANUSCRIT ORIGINAL DE LA), 385.
 BONNE ET MAUVAISE ÉTOILE. Conte arabe, 783.
 BOUDHISME ET BRAHMANISME. Histoire religieuse, 57.
 BROWNING (M. ROBERT), 152.

C

CAILLE (LA). Souvenir d'enfance, 293.
 CAUSERIE LITTÉRAIRE. — Les Salons de conversation au XVIII^e siècle, par Feuillet de Conches, 27. — Grandes dames et pécheresses au XVIII^e siècle, par Honoré Bonhomme, 27. — L'Honneur du mari, par P.-L. Humbert, 27. — La Chanson du pauvre homme, par Guy Valvor, 27. — Gynécée-Album, par Elzéar Rougier, 28. — Le cardinal Carlo Carafa, par Georges Duruy, 87. — Littérature orale de la basse Normandie, par Jean Fleury, 88. — Le Supplice de Lovelace, par Adolphe Racot, 88. — Mademoiselle de Poncin, par Paul Gaulot, 89. — La Bigame, par Alfred Sirven, 89. — Premiers rêves, par Henry Noël, 89. — Œuvres posthumes d'Auguste Barbier, 121. — Gaulois et Parisiens, par Léopold Lacour, 121. — La Terre natale, par le baron Lafond de Saint-Mur, 122. — Mercedes Pepin, par Emmanuel Denoy, 123. — Préface d'Odette, par Sardou, 157. — La Recherche de la paternité, par Alexandre Dumas fils, 157. — Voilà l'plaisir, mesdames! par Daniel Darc, 158. — La Bûcheronne, par Charles Edmond, 158. — Hors de France, par A. Mézières, 219. — Noris, par

Jules Claretie, 220. — Les Petites Mariées, par Edgar Monteil, 220. — Kéran-le-Têt, par Jules Verne, 221. — Le Juif de Sofievka, par V. Rouslane, 221. — Sur tous les tons, par Germain-Lacour, 221. — Mes pensées, par Ernest Magnant, 222. — Le Culte de Castor et de Pollux en Italie, par Maurice Albert, 251. — Les Dernières années d'Alexandre Dumas, par Gabriel Ferry, 252. — Paris étrange, par Louis Barron, 253. — Les Ridicules du temps, par Barbey d'Aureville, 314. — Les Mains blanches, par Charles Joliet, 315. — Le Roman d'un vieux garçon, par Adolphe Michel, 316. — Le Testament de Lucy, par Edmond Texier et Camille Le Senne, 316. — La Forêt bleue, par Jean Lorrain, 316. — Les Cahiers du capitaine Coignet, 347. — John Bull et son île, par Max O'Rell, 348. — Dans les brandes, par Maurice Rollinat, 349. — Les Maîtres de la pensée moderne, par Paul Janet, 380. — Les Derniers Bourbons, par Charles Nauroy, 381. — Chants nationaux de la France, par Ch. Lhomme, 381. — Chef et Soldat, par A. Gervais, 381. — Les Artisans et l'industrie autrefois et aujourd'hui, 381. — Tête folle, par Th. Bentzon, 382. — Sous les chênes verts, par N. de Séménoff, 382. — L'Amour qui tue, par Pierre Française, 382. — Le Collier d'acier, par Fortuné du Boisgobey, 382. — L'étrange voyage, par Valéry Vernier, 382. — Les Correspondants de la marquise de Balleroy, par le comte Édouard de Barthélemy, 443. — La Politique féminine de Marie de Médicis à Marie-Antoinette, par Adrien Desprez, 444. — Voyage au pays des singes, par Louis Jacolliot, 444. — Les Quatorze récits de Bizat, par Bergues-Lagarde, 445. — L'Amour qui pleure et l'Amour qui rit, par Catulle Mendès, 445. — Pour se damner, par M^{lle} Jeanne Thilda, 445. — La Faute de Germaine, par M. Gérald, 445. — L'Archipel de la Manche, par Victor Hugo, 506. — Types et travers, par Léon Bernard-Derosne, 507. — La Fille aux oies, par Jean Rolland, 508. — Ponce-Pilate, par Raoul Rosières, 508. — Essais de psychologie contemporaine, par Paul Bourget, 569. — Mon frère Yves, par Pierre Loti, 570. — Les Vacances d'un séminariste, par Émile Dodillon, 571. — Le petit Brantôme de poche, par Émile Villemot, 571. — Correspondance de Ch. de Rémusat pendant les premières années de la Restauration, 629. — Talleyrand prêtre et évêque, par Auguste Marcade, 631. — La Piaffeuse, par le marquis de Cherville, 631. — La petite Beaujard, par Gilbert Stenger, 631. — Le long de la côte, par Ch. Canivet, 632. — Pièces de vers en l'honneur d'Alex. Dumas, 632. — Les deux Masques, par Paul de Saint-Victor, 664. — Les Derniers jours de Henri Heine, par Camille Selden, 664. — Lettres aux jésuites par D. Ordinaire, 665. — Seule dans les steppes, par M^{me} Carla Serena, 665. — Crucifiée, par Dubut de Laforest, 665. —

Le général Chanzy, par A. Chuquet, 697. — Manuel du démagogue, par M. Raoul Frary, 697. — Maximes de la vie, par la comtesse Diane, 698. — L'Art de se faire aimer par son mari, par Théo-Critt, 698. — La Famille Desquines, par Paul Grendel, 699. — L'Accident de M. Hébert, par Léon Hennique, 699. — Victoire la rouge, par Georges de Peyre-brune, 699. — Poesies, par Adolphe Rolland, 699. — Le Blason de la Révolution, par Jules Troubat, 731. — Tristesses et Sourires, par Gustave Droz, 731. — L'Idéal, par Jules de Glouvet, 732. — La Muse noire, par Stanislas de Guaita, 733. — Théophraste Renaudot, par Gilles de la Tourette, 760. — Saint-John de Crèveœur, par Robert de Crèveœur, 761. — Cham, sa vie et ses œuvres, par Félix Ribeyre, 761. — La Bêtise parisienne, par Paul Hervieu, 761. — Les Parques, par Ernest Dupuy, 762. — Petits Poèmes des champs, 762. — The Raven (Le Corbeau), par Edgar Poe, 762. — Perdue, par Henry Gréville, 762. — La Dernière Égypte, par Ludovic Lepic, 792. — La Dame de Gai-Fredon, par Quatreilles, 792. — Une Idylle, par Gustave Nadaud, 792. — La Chanson de l'enfant, par Jean Aicard, 792. — La Russie et les Russes, par Victor Tissot, 793. — Un Hiver en Laponie, par Paul Duchailu, 793. — Le Rêve d'un viveur, par Dubut de Laforest, 793. — Le Roi des montagnes, par Ed. About, 793. — Contes, par M. Alphonse Daudet, 793.
 Théâtre. Mademoiselle du Vigean, 28. — La Famille d'Armelles, 445. — Les Maucroix, 475. — Les Affolés, 476. — Ma Camarade, 477. — Severo Torelli, 666. — Les Rois en exil, 733. — La Matinée du contrat, 762. — Pot-Bouille, 793. — Le Maître de forges, 793.
 CERISIER (LE). Souvenir, 120.
 CHINE (LA GUERRE AVEC LA), 345.
 CHAMBORD (LE COMTE DE). Sa succession, 312.
 CONVERSATIONS DE M. SENIOR (LES), 58.
 COPPÉE (FRANÇOIS), 353.
 CHRONIQUE DU FRÈRE SALIMBENE (LA), 212.
 CUBA (SOUVENIRS DE), 321, 371.

D

DÉMOCRATIE (LA), ses périls, 705.
 DÉROULED (PAUL), 111.
 DISCIPLINE DANS L'ÉDUCATION (L'ESPRIT DE), 673.
 DOCUMENTS HISTORIQUES. Quelques lettres inédites de Talleyrand, 365.
 DORÉ (GUSTAVE), 598.
 DOT DE KATEL (LA). Nouvelle, 801.
 DUBOIS (Th.). *La Farandole*, 820.
 DUFAURE (M.) ET LE PARTI RÉPUBLICAIN, 15.

E

ÉLECTIONS DU 8 FÉVRIER 1871 (LES). Histoire contemporaine, 777.
 ENSEIGNEMENT. M. Gréard, 25.
 ÉPINAY (M^{me} D'), 434.

ESPAGNE ET PORTUGAL. Notes et impressions, 50, 117, 408, 720, 811.

ESPRIT DE DISCIPLINE DANS L'ÉDUCATION (L'). Les châtimens corporels, 673. — Les devoirs de la famille, 750.

ÉTRENNES (1884). Histoire des Romains, par V. Duruy, 796. — Chroniqueurs de l'histoire de France, 797. — Histoire de France, par Michelet, 798. — Histoire du second empire, par Taxile Delord, 798. — Mireille, par Mistral, 798. — Madeleine, Mademoiselle de la Seiglière, la Roche aux mouettes, par Jules Sandeau, 817. — M^{me} Colomb, par M. J. Girardin, 818. — Derniers contes bleus, par Ed. Laboulaye, 819. — La mythologie dans l'art ancien et moderne, par René Ménard, 819. — L'Asie antérieure, par M. Élisée Reclus, 820. — La Syrie d'aujourd'hui, par M. le docteur Lortet, 820. — La Mongolie et la Chine, par M. Piassetsky, 820. — Le Tour du monde, 820.

EXPOSITION ICONOGRAPHIQUE DE J.-J. ROUSSEAU (L'), 54.

F

FÉLIBRES ET L'AVENIR DU FÉLIBRICE (LES), 206.

FÊTE PATRIOTIQUE (UN PROJET DE), 1.

FEUILLES DE CARNET, 602, 632, 763.

FRÈRE LAI (LE), histoire vraie, 334.

G

GABRIELLE VERNON. Nouvelle, 161.

GRENADE, 720, 811.

GUERRE AVEC LA CHINE (LA), 345.

H

HALÉVY (LUDOVIC), 137.

HILAIRE GERVAIS. Récit, 6.

HISTOIRE CONTEMPORAINE. Dufaure et le parti républicain. 15. — Les élections du 8 février 1871, 777.

HISTOIRE DIPLOMATIQUE. L'Autriche et le gouvernement de Juillet, 428.

HISTOIRE RELIGIEUSE. Bouddhisme et Brahmanisme; 57. — Les Sikhs, 422.

HOMÈRE ET L'ILIADÉ, d'après M. G. Nicolaïdès, 85.

I

INSTITUT. Séance publique annuelle des cinq académies, 524, 549.

ITALIE (L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR EN). Les réformés, 377.

J

JEAN MÉRONDE. Histoire d'un peintre, 486, 528, 553.

L

LAFAYETTE (LA FEMME DE). Adrienne de Noailles, 306.

LAMARTINE (ÉLOGE DE), 623.

LAPRADE (VICTOR DE), 772.

LEROY-BEAULIEU (ANATOLE) — La Russie d'après — 815.

LITTÉRATURE ALLEMANDE en France de 1750 à 1800, 325.

LITTÉRATURE PARISIENNE. Ludovic Halévy, 137.

LONDRES (A TRAVERS). Notes et impressions, 589.

LONDRES EN AUTOMNE, 656.

LOURDES (DEUX JOURS A). Notes et impressions, 90.

M

MARIETTE. Nouvelle champêtre, 400.

MARTIN (HENRI), 769.

MÉMOIRES D'UN CONSPIRATEUR (LES), souvenirs de Luigi Settembrini, 472.

MILLET (FRANÇOIS), 693.

MERS POLAIRES (LES). Le voyage de *la Véga*, 201.

MINISTÈRE DU 14 NOVEMBRE 1881 (LE), son histoire, 43, 103, 183, 237, 339, 464.

MOLIÈRE (DEUX PORTRAITS DE), 543.

MONDAINS PEINTS PAR EUX-MÊMES (LES), 533.

MOINE ITALIEN DU XIII^e SIÈCLE (UN). La chronique du frère Salimbene, 212.

MOUVEMENT DE COLÈRE (UN). Nouvelle, 449.

MUTILÉ (LE). Nouvelle, 263, 295.

N

NAPOLEON III. Son caractère, 58.

NÉO-HELLÉNISME (LE). A propos des romans de M^{me} Juliette Lamber, 738.

NORDENSKIÖLD. Son voyage à bord de *la Véga*, 201.

NOTES ET IMPRESSIONS, 123, 187, 284, 635, 667, 733, 795, 821.

O

OPÉRA, *la Farandole*, 820.

ORIENT (LA SCIENCE FRANÇAISE EN), 212.

ORIENT. La Turquie d'Asie, 344.

P

PARIS SOUS LA TERREUR, d'après Sébastien Mercier, 393.

PEINTRES CONTEMPORAINS. François Millet, 693.

PETIT MONSTRE (LE). Nouvelle, 660.

PHILOGIE COMPARÉE, M. Sayce, 596.

PHILOSOPHE OUBLIÉ DE LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE (UN). Rivarol, 745.

PHILOSOPHIE. Les idées de M. Herbert Spencer sur l'éducation, 361.

POÈME FRANÇAISE AU XIX^e SIÈCLE (LA). Alfred de Vigny, 229.

POÈTES ANGLAIS CONTEMPORAINS. Robert Browning, 152.

POÈTES CONTEMPORAINS. M. François Coppée, 353.

POÈTES PROVENÇAUX CONTEMPORAINS. Roumanille et Aubanel, 171.

POÈTE DE DIX-NEUF ANS (UN). Charles Read, 412.

POÈTE ET SOLDAT. M. Paul Déroulède, 411.

PSYCHOLOGIE. Les maladies de la volonté, 481.

R

RÉCIDIVISTES (QUESTION DES). La carte d'identité, 642.

ROMANCIERS ANGLAIS CONTEMPORAINS. Wilkie Collins, 625.

READ (CHARLES), 412.

RIVAROL (LA PHILOSOPHIE DE), 518, 745.

ROUSSEAU (J.-J.). Exposition iconographique, 54.

S

SALON OFFICIEL (LE), 577.

SAY (VOYAGE DE M. LÉON) dans la haute Italie, 695.

SCIENCE FRANÇAISE EN ORIENT (LA), 193.

SCRUPULE DE GEORGETTE (LE), historiette, 193.

SÉRÉNUS. Histoire d'un martyr, 33.

SHAKESPEARE (UNE TRADUCTION EN GREC MODERNE DE), 503.

SIKHS (LES), 422.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE PENDANT LA RÉVOLUTION ET L'ÉMIGRATION, 518.

SOCIÉTÉ PARISIENNE AU XVII^e SIÈCLE (LA), 434.

SOLEIL (AU), 609, 682, 749.

SOUVENIRS DE PETIT PIERRE (LES), 584.

SPENCER (HERBERT), ses idées sur l'éducation, 361, 673.

T

TABLEAUX (DE LA CONSERVATION DES), à propos d'une polémique récente, 564.

TALLEYRAND. Lettres inédites, 365.

THÉÂTRE. La mise en scène, 245.

TOURGUÉNEF (IVAN), 289. — La dernière année de sa vie, 600.

TRAVERS LONDRES (A), 580.

TROIS MOIS DE POUVOIR. Récit, 65.

TUNISIE EN 1883 (LA). Notes de voyage, 78, 146, 177.

TURQUIE D'ASIE (LA), 344.

TYPES ET TRAVERS CONTEMPORAINS, 258.

V

VIGNY (ALFRED DE). L'homme et le poète, 229. — Le théâtre, 275.

VISITE CHEZ LES SARRASINS (UNE). Nouvelle bourguignonne, 197.

VIVANT (UN), portrait, 417.

W

WERTHER JOURNALISTE. Les *Nouvelles littéraires* de Francfort (1772), 725.

